

CHAPITRE XLVI

Chambres de bonne, 7 Monsieur Jérôme

Une chambre au septième, pratiquement inoccupée ; elle appartient, comme plusieurs autres chambres de bonne, au gérant de l'immeuble qui s'en est réservé l'usage et la prête accessoirement à des amis de province venus passer quelques jours à Paris à l'occasion de tel ou tel Salon ou Foire internationale. Il l'a meublée d'une façon tout à fait impersonnelle : des panneaux de jute collés sur les murs, deux lits jumeaux séparés par une table de nuit façon Louis XV, avec un cendrier publicitaire en plastique orange sur les huit rebords duquel sont écrits alternativement, quatre fois chacun, les mots COCA et COLA, et en guise de lampe de chevet, une de ces lampes à pince dont l'ampoule s'agrémentait d'un petit chapeau conique en métal peint formant abat-jour ; une carpette usée, une armoire à glace avec des cintres dépareillés provenant de divers hôtels, des poufs cubiques recouverts de fourrure synthétique, et une table basse aux trois pieds malingres terminés par des embouts de métal doré et un plateau en forme de rognon, en formica teinté, supportant un numéro de *Jours de France* dont la couverture s'orne d'un gros plan souriant du chanteur Claude François.

C'est dans cette chambre que, vers la fin des années cinquante, revint vivre et mourir Monsieur Jérôme.

Monsieur Jérôme n'avait pas toujours été le vieil homme éteint et amer qu'il fut les dix dernières années de sa vie.

En octobre 1924, quand il vint pour la première fois s'installer rue Simon-Crubellier, non pas dans cette chambre de bonne mais dans l'appartement que Gaspard Winckler devait plus tard occuper — c'était un jeune agrégé d'histoire, un Normalien prestigieux et sûr de lui, plein d'enthousiasme et de projets. Mince, élégant, affectionnant à la manière américaine des cols amidonnés blancs sur des chemises à fines rayures, bon vivant, volontiers gastronome, amateur de londrès et de cocktails, fréquentant les bars anglais et se frottant volontiers au Tout-Paris, il affichait des idées avancées qu'il soutenait avec juste ce qu'il fallait de condescendance et de désinvolture pour que son interlocuteur se sentît à la fois humilié de ne pas les connaître et flatté de se les voir expliquer.

Pendant quelques années il enseigna au Lycée Pasteur à Neuilly ; puis il devint boursier de la Fondation Thiers et prépara sa thèse. Il choisit pour sujet *la Route des Épices* et analysa avec une finesse non dénuée d'humour l'évolution économique des premiers échanges entre l'Occident et l'Extrême-Orient, les mettant en relation avec les habitudes culinaires occidentales de l'époque. Désireux de démontrer que l'introduction en Europe de ces petits piments séchés que l'on appelle « piments oiseaux avait correspondu à une véritable mutation dans l'art de préparer les venaisons, il n'hésita pas, lors de sa soutenance, à faire goûter aux trois vieux professeurs qui le jugeaient, des marinades de sa composition.

Il fut évidemment reçu avec les félicitations du jury et, quelque temps après, nommé Attaché culturel à Lahore, quitta Paris.

À deux ou trois reprises, Valène entendit parler de lui. Au moment du Front populaire, son nom apparut plusieurs fois au bas de manifestes ou d'appels émanant du Comité de Vigilance des Intellectuels antifascistes. Une autre fois, de

passage en France, il fit au Musée Guimet une conférence sur *Les systèmes de castes au Panjab et leurs conséquences socio-culturelles*. Un peu plus tard, il publia dans *Vendredi* un long article sur Gandhi.

Il revint rue Simon-Crubellier en 1958 ou 1959. C'était un homme méconnaissable, élimé, éliminé, laminé. Il ne demanda pas à réoccuper son ancien logement, mais seulement une chambre de bonne s'il y en avait une vacante. Il n'était plus professeur ni Attaché culturel, il travaillait à la bibliothèque de l'Institut d'histoire religieuse. Un « vieil érudit » qu'il avait, paraît-il, rencontré dans un train le payait cent cinquante francs par mois pour mettre en fiches le clergé espagnol. En cinq ans, il rédigea sept mille quatre cent soixante-deux biographies d'ecclésiastiques en exercice sous les règnes de Philippe III (1598-1621), Philippe IV (1621-1665) et Charles II (1665-1700) et les classa ensuite sous vingt-sept rubriques différentes (par une coïncidence admirable, ajoutait-il en ricanant, 27 est précisément, dans la classification décimale universelle — plus connue sous le nom de C.D.U. —, le chiffre réservé à l'histoire générale de l'Église chrétienne).

Le « vieil érudit », entre-temps, était mort. Monsieur Jérôme, après avoir vainement essayé d'intéresser l'Education Nationale, le Centre National de la Recherche scientifique (C.N.R.S.), l'Ecole pratique des Hautes Études (6^e section), le Collège de France et quelque quinze autres institutions publiques ou privées, à l'histoire, plus mouvementée qu'on ne pourrait s'y attendre, de l'Église espagnole au XVII^e siècle, tenta, tout aussi vainement, de trouver un éditeur. Après avoir essuyé quarante-six refus catégoriques et définitifs, Monsieur Jérôme prit son manuscrit — plus de mille deux cents pages d'une écriture incroyablement serrée — et alla le brûler dans la cour de la

Sorbonne ce qui, d'ailleurs, lui valut de passer la nuit au commissariat.

Ce contact avec les éditeurs ne fut pas cependant complètement inutile. Un peu plus tard, l'un d'eux lui proposa des traductions d'anglais. Il s'agissait de livres pour enfants, de ces petits livres que l'on appelle dans les pays anglo-saxons des primers et dans lesquels on trouve encore assez fréquemment des choses du genre de :

Cot cot cot cot codek.

Klouc klouc klouc.

C'est notre poule la noire.

Pour nous elle pond des œufs.

Elle est si gaie quand elle a pondu.

Cot cot.

Klouc klouc klouc.

Voici le bon oncle Léo.

Il glisse sa main dessous elle et lui prend son œuf frais pondu.

Col cot cot codek.

Klouc klouc klouc.

et il fallait évidemment les traduire en les adaptant aux caractéristiques de la vie quotidienne française.

C'est avec ce gagne-pain que Monsieur Jérôme vivota jusqu' à sa mort. Cela ne lui donnait pas tellement de travail et il passait la plupart du temps dans sa chambre, étendu sur un vieux divan de moleskine vert bouteille, vêtu d'un même chandail jacquard ou d'un tricot de flanelle grisâtre, la tête appuyée sur la seule chose qu'il ait rapportée de ses années hindoues : un lambeau — à peine plus grand qu'un mouchoir — d'une étoffe jadis somptueuse, à fond pourpre, brodée de fils d'argent.

Tout autour de lui, le parquet était jonché de romans policiers et de Kleenex (il avait constamment la goutte au nez) ; il avalait facilement deux à trois romans policiers par jour et se flattait d'avoir lu et de se souvenir des cent quatre-vingt-trois titres de la collection *L'Empreinte* et d'au moins deux cents titres de la collection *Le Masque*. Il n'aimait que les romans policiers à énigmes, les bons vieux romans policiers classiques anglo-saxons d'avant-guerre à chambre close et alibis parfaits, avec une petite préférence pour les titres un tantinet incongrus : *L'Assassin laboureur* ou *Le Cadavre va vous jouer du piano* ou *L'Agnat va se mettre en colère*.

Il lisait extrêmement vite — une habitude et une technique qui lui étaient restées de l'Ecole normale — mais jamais très longtemps de suite. Souvent il s'arrêtait, restait allongé sans rien faire, fermait les yeux. Il relevait sur son front dégarni ses grosses lunettes à montures d'écaille, il posait le roman policier au pied du divan après avoir marqué sa page avec une carte postale qui représentait un globe terrestre que son manche en bois tourné faisait ressembler à une toupie. C'était un des premiers globes connus, celui que Johannes Schoener, un cartographe ami de Copernic, avait exécuté en 1520 à Bamberg, et qui était conservé à la Bibliothèque de Nuremberg.

Il ne dit jamais rien à personne de ce qui lui était arrivé. Il ne parla pratiquement jamais de ses voyages. Un jour, Monsieur Riri lui demanda ce qu'il avait vu de plus étonnant dans sa vie : il répondit que c'était un Maharadjah qui était assis à une table tout incrustée d'ivoire et qui dînait avec ses trois lieutenants. Personne ne disait mot et les trois féroces hommes de guerre avaient l'air, devant leur chef, de petits enfants. Une autre fois, sans qu'on lui ait demandé quoi que ce soit, il dit que ce qu'il avait vu de plus beau au monde, de plus éblouissant, c'était un plafond

divisé en compartiments octogones, rehaussés d'or et d'argent, plus ciselé qu'un bijou.